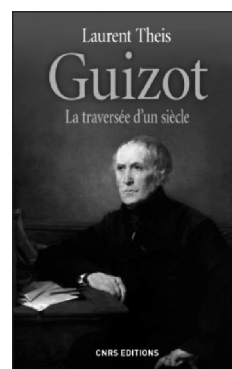


---

*Jean-Thomas Nordmann (1966 l)*



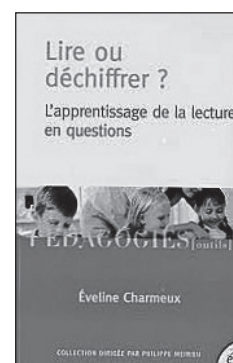
**O**n peut tenir le nouveau livre de Laurent Theis (1969 l), *Guizot. La traversée d'un siècle* (CNRS Éditions, 2014), pour une forme de *retractatio*, cette posture issue de la culture antique consistant à revenir sur un sujet déjà traité pour procéder à des mises au point en fonction d'une expérience ultérieure. Le grand historien Henri Marrou s'y était jadis adonné avec beaucoup de fruit, notamment à propos de saint-Augustin. Laurent Theis a consacré naguère à Guizot une monographie d'ensemble justement remarquée et louée, qui faisait revivre l'homme derrière l'homme d'État : elle ne se moulait pas dans les formes traditionnelles de la biographie en ce que l'évolution chronologique d'une vie bien remplie se trouvait ramassée dans un chapitre liminaire que suivaient des développements consacrés à des aspects particuliers. Le lecteur disposait ainsi d'exposés d'ensemble sur l'action politique de Guizot, sur son œuvre éducative, sur ses amitiés, notamment féminines, sur ses convictions religieuses, sur les lieux et, pourrait-on dire, la géographie de son action, sans oublier les inimitiés qu'il a suscitées, en politique, plus qu'ailleurs peut-être, le moi ne se posant qu'en s'opposant. Ce type de biographie thématique présente l'avantage d'être extensible et c'est bien une extension que nous propose ce nouveau livre. Composé d'articles publiés séparément et en diverses circonstances, il n'est pas pour autant dépourvu d'unité ni d'une cohérence qu'une opportune introduction dégage avec force en présentant ce que l'on pourrait appeler la « situation » de Guizot : de la Terreur à la Commune, la vie de Guizot (1787-1874), c'est bien, et le sous-titre du livre est parfaitement choisi, la traversée d'un siècle, comme témoin et comme acteur ; s'il domine la première moitié du siècle par son action comme par ses écrits, son influence est moins visible après 1848 ; le voile de l'oubli ne tardera pas à recouvrir l'ampleur de son œuvre et la variété de ses activités. C'est de cette



variété que ce nouveau volume contribue à prendre la mesure, par des contributions qui soulignent notamment l'importance du religieux et de ce que l'on appellerait aujourd'hui le « culturel ». Guizot critique d'art ? C'est par un examen du Salon de 1810 qu'il entre dans la carrière des lettres ; sous-tendue par une confrontation avec Stendhal, l'analyse qu'en donne Laurent Theis montre comment la persistance d'un goût et d'une esthétique tout classiques se tempère d'une invitation à l'ouverture vers des sujets empruntés au monde contemporain. L'attention que Guizot ne cesse de porter à ce moyen d'expression et de communication en plein essor qu'est la presse fait l'objet d'une synthèse brève et dense. L'analyse de la grande loi de 1833 domine le rappel de l'action de Guizot au ministère de l'Instruction publique. La « tentation de l'Angleterre » explore un versant très important de la politique de Guizot et de sa réflexion sur le destin de la France ; si la méditation historique a précédé la connaissance du voisin britannique, la confrontation des deux nations est une constante de la pensée de l'historien et du politique. L'étude des relations de Guizot avec ses éditeurs s'appuie sur un examen minutieux des contrats, des « traités », comme on disait souvent, conservés dans les archives familiales d'un auteur, dont on oublie parfois qu'il ne fut pas seulement historien et qu'en certaines circonstances il dut quasiment vivre de sa plume. L'auteur de ce compte rendu a fait, voici quelques années, dans une brocante, l'acquisition d'un dictionnaire de synonymes, publié par Guizot au seuil du XIX<sup>e</sup> siècle, qui demeure utilisable, abstraction faites des mots introduits depuis dans notre langue. La part de revenus que Guizot ne cesse de tirer de ses publications est loin d'être négligeable. De plus les contacts éditoriaux dessinent un cercle de sociabilité qui s'ajoute aux réseaux multiples dans lesquels Guizot insère son action. Restent encore des zones sur lesquelles des mises au point seraient bienvenues, si ce n'est à explorer, notamment la vieillesse de Guizot, cet « automne du patriarche » pour reprendre, comme l'a joliment fait Laurent Theis, le titre de Garcia Marquez ; depuis Sainte-Beuve, on a souvent apporté beaucoup d'attention aux années de formation des grands personnages, la jeunesse de Guizot a fait l'objet de recherches approfondies menées par Charles-Hippolyte Pouthas. Jadis, à propos de Chateaubriand, dans sa thèse qui fit date, Marie-Jeanne Durry avait montré l'intérêt d'étudier la vieillesse d'une personnalité d'exception. La vieillesse de Guizot est studieuse ; elle consacre un étonnant rayonnement intellectuel qui conjugue l'influence académique à la bienveillance attentive à l'égard des nouvelles générations. Guizot reçoit la jeunesse des écoles, et notamment des élèves de l'École normale. Il patronne les succès de Prévost-Paradol ; il appuie les premières œuvres publiées de Taine, dont il fait couronner l'*Essai sur Tite-Live*, puis l'*Histoire de la littérature anglaise*, à une époque où l'attribution des prix que l'Académie française met au concours constitue des événements qui rythment la vie culturelle du pays. Resterait également à approfondir la relation de l'évolution sociale à l'identité natio-

nale qui sous-tend largement la philosophie de l'histoire de Guizot. De son vivant comme après sa mort ses détracteurs ont souvent restreint la doctrine sociale de Guizot à une formule tronquée, réduite aux dimensions d'un méprisant défi, celle de « l'enrichissez-vous » ; prononcée, si elle le fut jamais, à propos de la question électorale, sous-tendue par l'idée que le droit de vote implique des responsabilités qui doivent sanctionner des formes de réussite individuelle, la formule aurait été suivie des termes « par le travail et l'épargne et vous serez électeurs » ; elle doit se lire comme un appel à l'initiative et à l'effort qui, dans un univers postérieur à la Révolution française, sont les facteurs d'une mobilité sociale inéluctable, à l'opposé de tout enfermement dans un ordre, une caste et même une classe. Trente ans après, les républicains devaient reprendre, à leur manière, sous la forme d'un constat plus encore que d'une prescription, cette vision de l'évolution sociale. Le grand discours que Gambetta prononce en 1872 pour signaler la montée de « couches nouvelles » et leur entrée dans la vie publique résonne comme une réponse à la formule des années quarante. Dans l'intervalle le suffrage universel (masculin) est devenu un acquis, mais dans les deux cas, l'accès aux responsabilités politiques se trouve lié à une promotion économique et sociale ; c'est par une forme de réussite que se conquiert pleinement le statut de citoyen et l'exercice d'un rôle actif par ceux dont l'aisance matérielle garantit l'indépendance intellectuelle. Guizot perçut-il cette filiation, qui est sans doute une clef de l'histoire de la société française ? Laurent Theis a raison de le relever : on n'en a jamais fini avec Guizot et, dans l'attente d'un troisième volume, (pourquoi pas d'autres confrontations, ou des portraits parallèles, comme ceux de Guizot et de Jules Ferry ?), saluons aussi les grandes qualités de clarté et d'élégance dont témoigne cet ouvrage.

Le livre d'Évelyne Charmeux (1952 L), *Lire ou déchiffrer. L'apprentissage de la lecture en questions* (ESF, 2013), apporte d'utiles informations qui éclairent la portée des controverses sur la lecture, dont la récurrence dans les débats sur l'école n'est plus à souligner. C'est là, on le sait, un sujet de polémiques très françaises. On se souvient des croisades d'un ministre de l'Éducation nationale contre la pratique et les effets de la méthode globale. Ce ministre, comme on dit familièrement, en prend ici pour son grade, cible qu'il est de plusieurs des contributions recueillies par Évelyne Charmeux. L'ouvrage invite à la réflexion en présentant, sous forme d'alternatives clairement exprimées, les questions jugées essentielles par une praticienne de la formation des maîtres, qui entend se consacrer au « militantisme pédagogique ». Ces alternatives sont des « carrefours perfides : ils sont au nombre de sept, avec deux directions possibles



pour chacun d'eux ». Il s'agit à chaque reprise de clarifier, en les reformulant le plus souvent, les termes d'une composante du débat : ainsi, s'agissant du moyen de vérifier l'aptitude à la lecture le plus communément utilisé, l'oralisation d'un texte écrit n'est pas la marque d'une lecture réussie ; on peut lire à haute voix, de façon intelligible, sans en réalité comprendre ce qu'on lit, les vrais lecteurs sachant dire non ce qu'ils voient, mais ce qu'ils ont compris, après appropriation et, d'une certaine manière, reformulation. Dans l'apprentissage, il faudra faire prévaloir cette démarche sur la seule oralisation. Il existe, de même, une aptitude à « reconnaître les lettres qui ne se prononcent pas qui transcende la distinction de l'analytique et du global et qui conditionne la capacité du lecteur. La connaissance du contexte facilite la lecture du texte pour l'apprenti lecteur autant sinon plus que pour le lecteur chevronné. Le développement du goût de lire accompagne et stimule l'apprentissage de la lecture, mais l'amour se commande-t-il ? Il peut être utile de développer au préalable le sentiment du besoin de lire car la liberté aura à s'exercer dans la lecture de textes parfois conçus pour éviter d'être lus, telles ces clauses de contrats imprimées en caractères minuscules. Le livre comprend de nombreuses observations de ce genre que l'on prend plaisir à glaner. On remarquera qu'elles procèdent le plus souvent d'une décomposition analytique, d'une dissociation des idées, comme aurait dit Rémy de Gourmont, mise au service d'un propos le plus souvent au service des méthodes dites globales. L'acquisition des capacités de lecteur n'est donc pas dissociable de celle du langage et de sa maîtrise, ainsi que de situations fondamentales de communication, voilà l'idée qui sous-tend l'essentiel du livre. Cette irrigation de la pédagogie par la linguistique va de pair avec l'utilisation des apports de la psychologie de l'enfance : les formateurs sont invités à méditer sur tout ce qui ne va pas de soi et qui, de ce fait, a valeur d'obstacle pour l'enfant. C'est là une utile invitation à la réflexion, voire au relativisme mais que l'assimilation des préférences analytiques au conservatisme et à la « réaction » obère quelque peu. Un livre militant, et parfois un peu trop, car certaines pages ne sont pas exemptes d'un manichéisme inutile. Le caractère magistral de l'exposé est mitigé par des pages plus vivantes qui reprennent des échanges entre l'auteur, qui tient un « blog », et certains de ses correspondants, indignés par des propos à l'emporte-pièce ou par l'imposition de méthodes contestées ; à d'autres moments l'auteur cède la parole à des « spécialistes », par exemple pour contester la médicalisation de la dyslexie. Certains lecteurs du livre pourront être interloqués par des affirmations aventureuses : ainsi d'une surprenante déclaration selon laquelle « une démarche pédagogique ne se juge pas sur les résultats, dont la réussite peut toujours être attribuée à d'autres facteurs, mais sur sa cohérence théorique ». Cette revendication d'une primauté du théorique sur tout pragmatisme ouvre la voie à des affirmations dogmatiques, voire à des positions dignes des médecins de Molière soucieux de voir des malades mourir selon les règles plutôt que de les guérir contre

elles. On se demande alors si les « chercheurs » en sciences pédagogiques n'auraient pas intérêt à sortir parfois de leur « laboratoire » et à relire certains classiques, dont le rappel compléterait la brève anthologie de textes contemporains sur la lecture qui clôt le livre. Comment laisser de côté l'étonnant docteur Javal dont la *Physiologie de la lecture et de l'écriture*, publiée au seuil du siècle dernier demeure, par sa conception de la lecture comme « perception visuelle d'un texte », singulièrement stimulante. Plus près de nous, on trouvera d'excellentes pages sur la lecture comme anticipation du sens dans *Latin et culture* de Jacques Perret (1924 l). Le grand latiniste, qui fut aussi un grand éducateur, s'appuie sur l'observation et l'expérience, pour décrire au plus près, et sans le jargon des professionnels autoproclamés de la pédagogie, la manière dont la perception de quelques signes graphiques sert de point de départ à la construction de significations que l'esprit du lecteur fait siennes. Il n'est pas de technique analytique réussie sans prise en considération de cette place de l'anticipation du sens. Inversement, à s'enfermer dans une perception des mots comme autant d'agrégats indissociables, on prend le risque d'ignorer les réalités alphabétiques dans une confusion avec l'écriture d'idéogrammes et de créer des handicaps qui freineront l'apprentissage de l'orthographe. Ce caractère mixte, composite, de la pratique de la lecture courante devrait sans doute être observé et sauvegardé dans l'apprentissage de la lecture, pour lequel, en dépit des certitudes proclamées par l'auteur, on peut continuer d'espérer que le pragmatisme l'emportera avec bonheur sur l'esprit de système.

*La Journée de Bo* (Pippa éditions, 2014), de Daniel Treille (1959 s), raconte, de l'aube au crépuscule, une journée d'un astrophysicien qui se retrouve, après le départ de ses collègues, seul savant dans un observatoire dont l'activité doit cesser en fonction d'une décision du pouvoir politique. Une bureaucratie lointaine a décidé, en coupant brusquement les crédits nécessaires, de mettre fin à un programme de recherches sur les premières sources de lumière de l'univers, au moment où l'on pouvait espérer des premiers résultats positifs. Le protagoniste du récit, Bo, se retrouve maître d'un champ d'antennes tournées vers le cosmos, mais qui semblent vouées désormais à l'inactivité. Nous sommes quelque part en Asie centrale ; le rappel d'épisodes historiques, tels que l'« incident du 4 juin » et la guerre de Corée, ainsi qu'une terminologie transparente qui attribue le pouvoir suprême à un « Grand Nautonnier » situent la scène en Chine ; mais à vrai dire une localisation géographique précise est sans importance ; il suffit de dire qu'on est loin d'une capitale, lieu du pouvoir où se prennent les décisions qui affectent le destin du héros appelé à subir. La dépendance du savant à l'égard du pouvoir apparaît ainsi à l'horizon du propos. Le cadre est grandiose, situé dans des montagnes magnifiques,

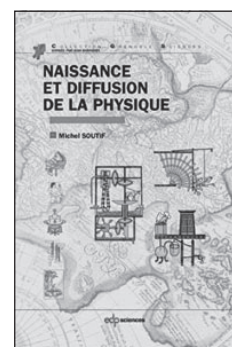


mais menacé par des travaux d'équipement qui ont creusé « d'affreuses balafres dans le paysage ». Il fait froid et si la radio apporte quelques éléments d'information sur le reste du monde, ce n'est que par fragments. Bo a donc tout loisir pour s'abandonner aux sensations et aux souvenirs qui vont peupler cette journée ; jadis marié, Bo a perdu un enfant qui, quelques semaines après sa naissance « n'ayant pas réussi à prendre pied dans la vie, était retourné au néant » ; ce malheur, qui a miné le couple qu'il formait avec son épouse, continue de hanter Bo et de teinter ses pensées d'une tonalité funèbre, au moment où se dessine, pour lui, une forme de mort professionnelle. Bo n'a pas été insensible au charme d'une jeune collègue Zhu, dont la grâce enjolive quelques pages du récit, mais sans que des liens aient pu se nouer. Des incidents dérisoires reviennent à la pensée de Bo, tel ce dérèglement d'instruments de mesure dû à l'inopportune miction d'un renard sur un boîtier électronique. À côté des savants œuvraient des personnels auxiliaires autochtones ; que deviendront-ils après la fermeture de l'établissement ? Bo se sent investi d'une responsabilité à laquelle il doute de pouvoir faire face. Cette journée vide est donc, dans la solitude de Bo, une journée fort remplie d'attentes, d'interrogations et parfois de projets, au sein d'un site déserté sinon désertique, qui rappelle par moments Gracq et Buzzati. L'auteur est un physicien, mais doté d'une plume alerte et qui sait tirer des effets littéraires très sûrs de la contraction dans une journée d'une vie sans doute proche de son terme, qui rappelle un peu, toutes proportions gardées, le fruit qu'en sut tirer Pierre Bost dont la nouvelle *Monsieur L'admiral va bientôt mourir*, transposée au cinéma par Bertrand Tavernier, fournit la matière du très beau film *Un dimanche à la campagne*.

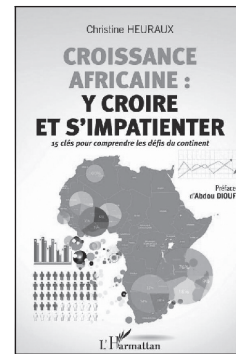
C'est aussi sur une journée particulière de la vie d'un savant que se construit le livre de Pierre Léna (1956 s) *Concorde 001 et l'ombre de la lune* (Le Pommier, 2014). Cette journée est celle du 30 juin 1973, pour laquelle les astronomes ont prévu un phénomène rare, une éclipse du soleil d'une durée exceptionnelle de plus de sept minutes dans certaines zones de la planète. Ce jour-là, le ciel noir donnera l'occasion de voir les étoiles en plein midi. Mais cette durée va être accrue par le recours aux ressources qu'offre un avion supersonique permettant à des observateurs se déplaçant à la même vitesse qu'elle de demeurer dans l'ombre lunaire encore plus longtemps. C'est l'expérience exceptionnelle que vit alors Pierre Léna. Embarqué avec sept autres astronomes à bord du prototype du Concorde, il va demeurer dans l'obscurité totale pendant soixante-quatorze minutes, trouvant là de quoi procéder à des observations d'une qualité sans précédent. « Le soleil a rendez-vous avec la lune » chantait Charles Trenet. Grâce au Concorde Pierre Léna aura été le témoin privilégié d'un tel rendez-vous. Son livre nous montre qu'un moment aussi exceptionnel résulte de la convergence de trois histoires différentes, des histoires parallèles qui se rencontrent dans l'espace non euclidien du miracle de la Science. Une histoire millénaire, celle des

attitudes humaines face au défi des éclipses. Une histoire plus immédiate, celle d'un avion supersonique à vocation commerciale utilisé comme laboratoire mobile. Une histoire individuelle, celle d'un chercheur qui est parvenu à organiser cette rencontre de l'astronomie et de l'aviation. Tout naturellement, cette triple histoire se déploie dans les quatre premiers chapitres du livre, tandis que le cinquième narre par le menu cette journée du 30 juin 1973, telle que l'auteur l'a vécue. Un sixième chapitre dresse le bilan scientifique de l'entreprise et ses prolongements durant quarante années de recherche en astrophysique sur l'existence d'« anneaux » du soleil et de disques de poussière autour de certaines étoiles qui pourraient suggérer la matière d'une histoire du système solaire. Des réflexions complémentaires donnent à penser que les progrès de la navigation supersonique permettraient de renouveler, en l'amplifiant, l'expérience de 1973. De précieuses annexes documentaires instruisent le lecteur profane tant sur les éclipses et la couronne du soleil que sur les caractéristiques et le destin du Concorde ; elles lui donnent l'ivresse de croire comprendre une partie des secrets de l'univers ; elles contribuent à faire de ce livre une synthèse réussie de la vulgarisation et de l'autobiographie.

On saluera une autre réussite en matière de vulgarisation avec la réédition du livre de Michel Soutif (1942 s), *Naissance et diffusion de la physique* (EDP Sciences, 2014). L'auteur sait éviter les paradoxes inutiles comme le montre l'idée directrice du livre selon laquelle le développement de la physique procède d'une dialectique de la raison et de l'expérience. Il sait aussi user d'un langage simple et clair pour présenter les différents domaines des sciences physiques entendues très largement, puisque les questions de mesure et d'évaluation s'appuient sur d'utiles rappels concernant la numération et le calcul, qui font ressortir la part des mathématiques dans l'essor de la physique. On peut regretter certains déséquilibres dans le traitement des divers champs de la physique : aux phénomènes électriques, par exemple, ne sont consacrés que des développements trop réduits. Mais on appréciera que Michel Soutif ne néglige jamais l'arrière-plan socio-historique des recherches et qu'il se fasse comparatiste pour situer les unes par rapport aux autres les conceptions occidentales et les visions orientales, notamment chinoises, des sciences de la nature. On goûtera de plus les prolongements philosophiques appelés par certaines des questions abordées, en particulier à propos des exposés sur le temps et sur la perception que nous en avons. Des tableaux et des « encadrés » facilitent la lecture d'un texte agréablement illustré et au demeurant toujours limpide. Rien ne manque à l'ouvrage, que des annexes, des index et une bibliographie vouent à de multiples modes d'utilisation.



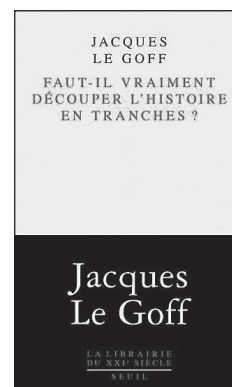
Des qualités analogues font, dans un tout autre domaine, le prix de l'ouvrage de Christine Heuraux (1978 L) *Croissance africaine : y croire et s'impatienter. 15 clés pour comprendre les défis du continent* (L'Harmattan, 2014). Un livre qui, publié dans d'autres collections aurait pu s'intituler « Clés pour l'Afrique » ou « L'Afrique pour les nuls » et qui offre une encyclopédie des données nécessaires à l'intelligence du présent et de l'avenir du continent africain. L'abondance des indications factuelles et l'objectivité du propos ne sauraient dissimuler une forme d'enthousiasme particulièrement roborative : on sent que l'auteur aime l'Afrique et ses habitants. Elle réagit vigoureusement contre un afro pessimisme qui cède progressivement le pas à des expressions d'optimisme raisonné, fondé sur la considération des atouts physiques et humains du continent et sur un taux de croissance moyen de 5 %, dont le chiffre donne à rêver. Le livre aborde méthodiquement l'examen de ces atouts, sans dissimuler le contraste qui oppose les richesses naturelles, minières, agricoles et humaines à la nécessité persistante de l'aide publique internationale. Aujourd'hui l'inflation et l'endettement, qui semblaient naguère constituer des handicaps insurmontables, sont contenus et bientôt maîtrisés. L'augmentation des investissements directs étrangers est telle que leur montant se rapproche de celui de l'aide publique au développement. Les investissements dans les services financiers et les services aux entreprises occupent une place grandissante, tandis que s'accélère la diversification des partenariats dans les échanges commerciaux. Le livre offre une perspective globale, suivant une présentation par thèmes et non par pays, afin d'éviter l'écueil de la fragmentation, mais il ne fait pas l'impasse sur la diversité des quarante-neuf pays qui composent l'économie de l'Afrique subsaharienne, reprenant notamment la classification des économies africaines en quatre catégories proposée en 2010 par le cabinet Mc Kinsey : pays à économie diversifiée, qui sont les « locomotives » du développement, pays exportateurs de pétrole ou de richesses minières à « économie rentière », économies en transition dans lesquelles l'industrie et les services commencent à concurrencer l'agriculture et « pays à économie de prétransition », euphémisme pour désigner les plus pauvres, encore enlisés dans le sous-développement. Richement documentée, cette incitation à la réflexion et à l'action aborde sommairement les questions politiques : une classification des régimes montre notamment comment les changements ne se traduisent pas par un passage immédiat du despotisme à la démocratie, mais font place à des formes de « démocraties molles », qualifiées par la Banque mondiale d'« anocraties », le suffrage universel faisant bon ménage avec la mauvaise gestion sur fond de dirigisme et de népotisme. Cet examen laisse de côté bien des aspects troubles, comme les diplomaties parallèles et la « Françafrique » ou ses équivalents en rapport avec d'autres puissances, même





si Christine Heuraux note des zones d'ombre, comme les « flux ou sorties illicites de capitaux », formule globale, qui recouvre des phénomènes aussi divers que l'évasion fiscale, les fausses facturations, les fraudes les plus variées, le racket et la corruption ; leur montant atteindrait un total de plus de 1 200 milliards de dollars, soit quatre fois plus que la dette totale de l'Afrique ; au lecteur de tirer les conclusions qui s'imposent sur les limites de l'État de droit comme entrave au développement. Éminemment clair et parfaitement pédagogique, le texte est encadré de nombreux titres et sous-titres qui facilitent la lecture, ainsi que de cartes et de tableaux toujours opportuns ; il s'enrichit de fiches et de « zooms », qui permettent d'aborder une foule de questions latérales et qui parfois bousculent des idées reçues, comme par exemple sur les migrations, qui restent, pour les trois quarts, intra-africaines. La démographie, les ressources naturelles, l'eau, l'agriculture, la pêche, les forêts, les transports, l'énergie, le système bancaire et financier, les productions industrielles, les technologies de l'information et de la communication, les systèmes éducatifs font ainsi l'objet de dossiers méthodiques dont les données factuelles conduisent toujours à des réflexions prospectives. Des indications bibliographiques suffisantes et des renvois aux sites internet appropriés permettront au lecteur d'actualiser sans efforts un ouvrage appelé à ne pas quitter la table de travail de tous les professionnels impliqués dans le développement du continent, mais que ses qualités de présentation et d'expression recommandent aussi à tout lecteur intéressé par ce continent des promesses qu'est devenue l'Afrique.

Par une singulière ironie de l'histoire Jacques Le Goff (1945 l), né un 1<sup>er</sup> janvier, est mort le 1<sup>er</sup> avril 2014, alors qu'il venait de faire paraître un livre contestant les coupures par lesquelles les historiens isolent des époques, les unes par rapport aux autres. *Faut-il vraiment découper l'histoire en tranches ?* (Seuil, 2014) met un terme à ce que l'on pourrait appeler la partie exotérique, c'est-à-dire de vulgarisation et de communication au grand public, d'une œuvre dont la partie plus ésotérique a établi l'érudition de l'auteur et sa renommée. Une somme sur la *Naissance du purgatoire* et une ample monographie sur saint Louis (de lecture parfois difficile, ce qui rend plus impatiente l'attente de la synthèse sur le sujet, que prépare François Bayrou, avec, on l'espère, une réussite analogue à celle du grand livre sur Henri IV) relèvent de la seconde catégorie. Dans la première, on rangera un remarquable manuel d'histoire du Moyen Âge pour la classe de quatrième publié au début des années 1960 et d'intéressants essais sur les milieux d'affaires et sur les intellectuels à l'époque médiévale, sans compter d'innombrables interventions sur les méthodes et les perspectives de la « nouvelle histoire ». Soyons francs : ce dernier ouvrage n'a pas valeur de chant du cygne, car il n'emporte pas toujours la



conviction du lecteur. Présenté comme « l'aboutissement d'une longue recherche » et reprenant, c'est vrai, plusieurs thèmes développés dans d'autres travaux, le propos manque parfois de densité et, plus grave, ne traite que bien trop sommairement du problème général de la périodisation pourtant censé constituer le sujet de cette ultime publication. Certes le livre s'ouvre par des indications sur ce que l'on pourrait appeler la préhistoire de la périodisation, c'est-à-dire sur l'usage de la notion de période antérieur à son utilisation par les historiens ; Jacques Le Goff évoque les visions du prophète Daniel dans l'Ancien Testament ; il rappelle comment saint Augustin divise l'histoire en fonction des événements décisifs qui scandent l'apparition et l'essor du christianisme ; il rappelle aussi les apports de l'auteur de la *Légende dorée* à la périodisation chrétienne ; il mentionne ensuite la division en siècles que Voltaire établit dans *Le Siècle de Louis XIV*, toutes références qui ne sont pas inutiles en soi mais qui ne conduisent pas à des conclusions perceptibles. La même impression de documentation arbitrairement déversée se dégage de la lecture d'un chapitre sur la naissance de l'histoire comme discipline autonome, au XVII<sup>e</sup> siècle, et comme matière d'éducation scolaire, surtout au XIX<sup>e</sup> siècle. Au lecteur d'inventer un lien et de supposer que cette naissance somme toute tardive implique le caractère récent des découpages opérés *a posteriori* par les historiens et d'en conclure que les périodes seraient peut-être en premier lieu des artifices pédagogiques au service des professeurs. Mais c'est en vain que l'on attend les réflexions qui pourraient en découler sur la distance qui sépare le vécu des contemporains des qualifications que les historiens apportent sur une période donnée. L'exemple le plus frappant pourrait être celui de l'antiquité tardive, souvent tenue pour décadente, mais après coup, et sans avoir été vécue comme telle. Cette opposition du vécu et du construit n'apparaît point. D'une manière générale, dans ce livre, Jacques Le Goff s'abstient de recourir aux apports des philosophies de l'histoire pourtant riches en indications sur le thème de la périodisation, qu'il s'agisse de Bergson, de Hegel ou de Péguy. L'essentiel du propos porte en fait sur la contestation d'une opposition entre Moyen Âge et Renaissance, élaborée au XIX<sup>e</sup> siècle et contre laquelle Jacques Le Goff s'était déjà insurgé à plusieurs reprises, au bénéfice de l'affirmation d'un « long Moyen Âge » se prolongeant jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. L'auteur fait sienne la thèse d'une invention de la Renaissance par Michelet proposée jadis par Lucien Febvre, d'une Renaissance avec un R majuscule, véritable passage de l'ombre à la lumière. Il en conteste les jugements de valeur qu'implique cette opposition : Non, le Moyen Âge n'est pas l'ère des temps obscurs, non la Renaissance n'est pas une irruption des lumières. Sur la première de ces affirmations, Jacques Le Goff n'a pas de mal à reprendre les conclusions de ses travaux qui ont célébré l' inventive fécondité du Moyen Âge : épanouissement de la distinction romaine des arts mécaniques et des arts libéraux, unité de l'Europe savante, par l'extension de l'usage du latin, scolarisation et alphabétisation de populations plus nombreuses, primauté de la pensée

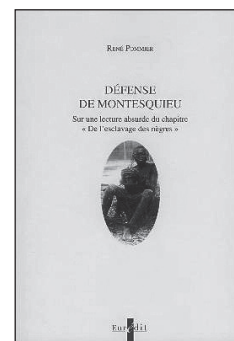
rationnelle, y compris en théologie, invention de nouvelles formes d'art, apparition de la mode, de la propreté et de la politesse dès le XIII<sup>e</sup> siècle, le bilan est assurément positif. À l'opposé, les temps prétendument modernes apparaissent marqués du sceau de l'archaïsme : la crainte de la sorcellerie, apparue dès le Moyen Âge, se développe surtout au XVII<sup>e</sup> siècle. Les techniques agricoles ne progressent pas après la fin de l'ère médiévale, la condition des paysans stagne et, jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'alimentation des Européens est essentiellement constituée de nourritures végétales. Le théâtre shakespearien montre la permanence d'une Grande-Bretagne très médiévale et l'*Encyclopédie* récapitule un millénaire d'accumulation des savoirs techniques, plutôt qu'elle ne prélude à une révolution industrielle. Mais cette double argumentation rend-elle vraiment caduque la distinction du Moyen Âge et des Temps modernes ? Elle n'oblitére nullement la sensation de renouveau intensément vécue par les grands auteurs du XVI<sup>e</sup> siècle. Elle n'efface pas les effets des découvertes transatlantiques et de la relation à de nouveaux mondes. Elle ne peut faire oublier les transformations liées à la genèse de l'État moderne, au triomphe de l'absolutisme monarchique et au regroupement des peuples en entités nationales. Assurément le lecteur pourra conclure à la relativité du découpage en périodes, mais non pas à l'inutilité de ce découpage qui n'est qu'une manifestation parmi d'autres de l'initiative de l'historien et de son rôle actif dans l'appréhension du passé. Le découpage n'est jamais qu'une forme de conceptualisation, opération par laquelle le chercheur isole, dans la continuité du réel, l'objet même de son étude. On lira donc ce livre moins pour un apport somme toute évanescant à la réflexion sur l'épistémologie de l'histoire que comme une agréable promenade historiographique. C'est une sorte de conversation à bâtons rompus qu'il propose. Le lecteur peut ainsi se familiariser (ou du moins le croire !) avec Huizinga, Panofsky et Braudel, et, pourvu de quelques références flatteuses, faire bonne figure dans plus d'un dîner en ville.

La nouvelle critique anglo-saxonne a beaucoup pratiqué le *close reading*. Cette méthode de lecture et d'interprétation consiste à s'attacher prioritairement sinon exclusivement à la lettre des textes pour en expliciter et en extraire toutes les significations en évitant de faire intervenir des connaissances extérieures. Ces variantes de nos explications de textes sont trop souvent confinées dans un immanentisme qui écarte les éclairages du contexte historique. René Pommier (1955 1) semble parfois pratiquer cette lecture prioritaire de la littéralité ; il part assurément des textes et les scrute aussi attentivement que possible, mais il évite le formalisme auquel pourrait conduire l'enfermement dans le texte et recourt, chaque fois que cela est nécessaire, aux données de l'histoire qui permettent d'éviter les contresens. Cette double attention à la lettre des textes et aux réalités dont ils rendent compte préside à l'élaboration de son nouveau livre sur Freud. En 2008 *Sigmund est fou et Freud a tout faux* s'en

prenait à la *Science des rêves*, dont une lecture attentive et méthodique montrait les à-peu-près et les incohérences. Aujourd'hui René Pommier entreprend la lecture critique d'*Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, qui connut, dès sa publication en 1910, un grand retentissement. C'est fort de la connaissance d'une époque durant laquelle notre moderne distinction de l'art et de la science n'est pas établie qu'il récuse d'emblée l'une des idées directrices de l'essai, à savoir, un conflit en grande partie inconscient entre l'art et la science, dont l'art sort non pas victorieux, mais en partie nié et détruit ; ce qu'atteste, chez le peintre, la difficulté à terminer ses œuvres et son indifférence à leur sort. En fonction de ce préalable se déploie une lecture fort attentive à débusquer contradictions, mise à l'écart des faits qui pourraient infirmer la thèse soutenue et sauts vers des conclusions hâtives. René Pommier n'admet ni l'homosexualité de Léonard, ni la mise en relation du sourire de la Joconde avec des expressions maternelles, ni l'idée même de sexualité infantile, ce qui limite assurément son ouverture aux interprétations psychanalytiques. Il n'a pas tort quand il relève la propension excessive de Freud à tenir certains sujets de tableaux pour des projections de désirs ou de pulsions du peintre, alors que ces sujets correspondent à des motifs habituels et à des traditions d'ateliers. Mais il ne tient pas compte des précautions prises par Freud pour cantonner son analyse à la psychologie de Léonard de Vinci sans prétendre faire œuvre de critique d'art (précautions déjà négligées par Gombrich). Remarquons aussi une imperméabilité à l'attrait littéraire du texte de Freud, que l'on pourrait traiter comme une sorte de roman policier (Freud craignait d'avoir versé dans une sorte de « roman historique »). Mais ce serait là faire une concession à Freud, sans doute excessive, aux yeux de René Pommier du moins, qui n'est pas sensible à l'art consommé d'associer dans l'essai l'investigation à l'exposition et qui n'entend point apprécier cet écrivain de talent que Freud n'a jamais cessé d'être.

**D**e René Pommier un autre livre, *Défense de Montesquieu. Sur une lecture absurde du chapitre « De l'esclavage des nègres »* (Eurédit, 2014), montre qu'une juste lecture doit parfois aller au-delà des mots. Dans une perspective qui rappelle parfois celle d'Étiemble recensant les contresens accumulés sur Rimbaud, René Pommier montre les ravages entraînés par une incapacité à percevoir les tonalités d'un texte, et, au premier chef, l'ironie, qui, dans certains cas, commande le sens d'une page. Dans un recueil d'explications de textes publié dans le passé, René Pommier avait relevé que certains commentateurs n'avaient pas perçu l'ironie, dont Montesquieu faisait preuve dans le chapitre de l'*Esprit des lois* sur l'esclavage des nègres. Cette ironie qui lui semblait évidente pouvait-elle être sérieusement méconnue ? Dans la ligne de mire de René Pommier figure aujourd'hui, en première place, le livre d'une certaine Odile Tobner (*Du racisme français, quatre siècles de négrophobie*, Les Arènes, 2007), auquel il attribue un retentissement sans doute exagéré. Madame Tobner commente le texte

de Montesquieu en le prenant au pied de la lettre, c'est-à-dire en voyant une justification de l'esclavage dans les propos que Montesquieu prête, pour le ridiculiser, à un esclavagiste et en refusant de prendre en compte l'ironie dont l'auteur fait preuve. La meilleure réfutation des élucubrations de madame Tobner, c'est évidemment de relire, comme il nous y convie en publiant de nouveau ce texte impeccable, l'explication du chapitre de Montesquieu, que René Pommier avait écrite ; cette explication est un modèle du genre ; admirablement conduite, elle localise très exactement les passages dans lesquels les marques de l'ironie sont flagrantes. De plus René Pommier montre très clairement à quel point la situation du chapitre dans la progression et le contexte d'ensemble de *l'Esprit des lois* interdisent d'éluder l'ironie du propos. Cette défense de Montesquieu est donc une défense de l'explication de textes. Fallait-il dès lors insister à ce point sur « la bêtise noire de madame Tobner » au risque de la faire sortir un instant de l'obscurité dans laquelle la médiocrité de son propos devrait la confiner ? Le ridicule ne tuant plus depuis longtemps, la survie de madame Tobner ne saurait être mise en doute. Le livre de René Pommier va plus loin : il contient en effet d'excellentes pages sur l'ironie en tant que telle, et comme procédé littéraire et comme attitude intellectuelle. Par ailleurs, confrontant les pages de Montesquieu à d'autres auteurs traitant du même sujet, René Pommier procède à d'utiles mises au point, notamment sur Bossuet : l'évêque de Meaux ne condamne pas l'esclavage, mais ce n'est point par racisme ; comme théologien chrétien, il affirme à la fois l'égalité des hommes devant Dieu et le caractère sacré de toute autorité en ce qu'elle vient de Dieu et que la Bible, qui admet la servitude du vaincu au bénéfice du vainqueur, « ne peut jamais avoir tort ». De cette polémique, dont René Pommier sort évidemment vainqueur, tirons deux autres conclusions : la première, c'est que l'ironie n'est jamais sans danger car elle expose celui qui la pratique à ne pas être toujours compris ; la seconde, c'est que René Pommier n'aura pas résisté à la tentation de réaliser le tour de force d'écrire un livre sur et contre un contresens.

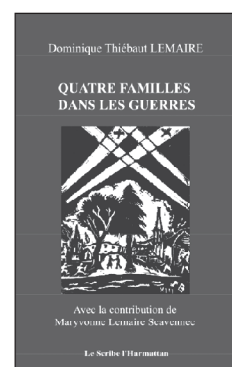


**L**e *Journal de Russie 1928-1929* (Noir sur Blanc/Rue d'Ulm, 2014) de Pierre Pascal (1910-) est un document étonnant. On sait que le futur maître de l'enseignement du russe à la Sorbonne s'est trouvé assister aux révolutions qui ont conduit à remplacer le régime impérial par le pouvoir bolchevik. Cacique de sa promotion, agrégé des lettres, diplômé de russe de l'École des langues orientales, officier deux fois blessé au front, détaché en 1916 à la mission militaire en Russie, cet intellectuel catholique militant pour la réunion des Églises va décider de ne pas rentrer en France pour « entrer en bolchévisme », par une conversion toute religieuse, et se mettre au service du nouveau pouvoir. Si, dès le début des années 1920, des doutes préudent

au désenchantement, Pierre Pascal demeurera en URSS jusqu'en 1933, soit un séjour d'une durée exceptionnelle de dix-sept ans et qui fait de lui le témoin privilégié des phases les plus contrastées de l'Union soviétique naissante. Communisme de guerre, NEP, succession de Lénine et avènement de la dictature stalinienne, premiers grands plans d'équipement et collectivisation de l'agriculture, Pierre Pascal a vécu de l'intérieur, pourrait-on dire, ces événements majeurs. D'abord collaborateur du Commissaire aux affaires étrangères Tchitcherine, interprète du gouvernement russe dans plusieurs conférences internationales et chargé de la rédaction d'articles en français pour la presse de l'Internationale communiste, Pierre Pascal est progressivement écarté des postes à responsabilité politique pour être employé comme archiviste à l'Institut Marx-Engels. Mais ces diverses fonctions lui ont permis de nouer de multiples relations. Il connaît tout le monde et multiplie rencontres et contacts ; il fréquente les grands, mais, observateur attentif des choses de la rue, il sait percevoir la distance qui sépare le sommet de la base, ainsi que les réticences et l'esprit critique des ouvriers face à la langue de bois de la propagande. Le plus souvent à Moscou, redevenue capitale et où se jouent les rivalités et les luttes pour le pouvoir, Pierre Pascal ne néglige pas le reste du pays ; il voyage en usant de tous les moyens de transport et bien souvent à pied ; il manifeste fréquemment sa curiosité pour le monde rural et sa sympathie pour les paysans. Son journal nous livre les clefs d'une connaissance de la Russie dans ses profondeurs : ainsi à la date de juillet 1928 de précieuses notations sur « un chef-lieu de canton » nous emmènent à Kinechma, petite ville bâtie dans l'angle de la Kinechemka et de la Volga ; une description méthodique des édifices publics, des commerces et des maisons d'habitation, des transports et des églises de la cité est complétée par de nombreuses remarques sur la vie des habitants et sur leurs relations avec les autorités. Comparaison possible avec Jules Romains qui rapporte le voyage en Russie en 1922 de politiques français, lesquels remarquent la faiblesse des réalisations communistes au regard de l'importance des constructions effectuées durant les dernières années du régime tsariste. Lorsqu'il revient en France, c'est pour amorcer une carrière universitaire de premier plan : la documentation qu'il a accumulée durant son séjour en Russie lui permet de mener à bien une thèse sur Avvakoum et le schisme de l'Église orthodoxe au XVII<sup>e</sup> siècle. Professeur aux Langues orientales à partir de 1937, il accède à la Sorbonne en 1950 et y enseigne jusqu'en 1960, année où il prend sa retraite. Ce n'est que tardivement, à partir des années 1970, alors que la conscience et la connaissance des réalités du communisme ne sont plus l'apanage de la droite et des adversaires des systèmes socialistes que Pierre Pascal songe à publier les carnets de notes qu'il a accumulés. Du vivant de leur auteur, qui meurt en 1983, quatre volumes sont publiés, qui couvrent les dix premières années (1916-1927) du séjour en Russie. Ils ont été revus par leur auteur, qui parfois commente et explique après coup les notations consignées au jour le

jour. Le volume qui nous intéresse aujourd'hui rassemble les derniers carnets de notes tenus du 1<sup>er</sup> janvier 1928 au 31 décembre 1929 ; publication posthume, il est édité au sens scientifique du terme. C'est un journal au sens propre, puisque chaque jour Pierre Pascal note soigneusement faits et réflexions. Cette fragmentation, qui facilite la lecture d'un ensemble volumineux, n'empêche pas des lignes de force de se dégager rapidement. Aujourd'hui bien oublié, Henry Bordeaux avait le sens des titres ; on songe à celui de l'un de ses romans *Les Yeux qui s'ouvrent* ; ainsi pourrait s'intituler ce nouveau volume qui nous expose la perte progressive des illusions du narrateur ; sans renoncer à ses convictions, Pierre Pascal mesure chaque jour davantage l'écart qui sépare le projet révolutionnaire de sa réalisation, dans une perspective qui confine parfois au roman d'initiation et de formation. L'arrestation de plusieurs de ses amis proches accélère cette prise de conscience. Ni anarchiste ni trotskiste, Pierre Pascal ne cache pas son aversion grandissante à l'égard d'un pouvoir que son journal montre comme une dictature contre le prolétariat et comme le royaume du mensonge généralisé. La corruption des dirigeants le révolte. Il juge sévèrement l'avilissement des consciences dont le régime se repaît. Il multiplie les notations sur la misère populaire d'autant plus accusatrices qu'elles semblent seulement objectives. À ce dégoût du présent répond un intérêt passionné pour les réalités historiques et religieuses de la Russie de toujours, qui inspirent déplacements et visites, notamment d'églises, ainsi que d'innombrables croquis et « choses vues ». Une lecture cursive du journal rend sensible ce glissement progressif du militantisme vers l'étude plus approfondie d'une réalité nationale. On saura gré aux responsables de cette publication, Jacques Catteau, Sophie Coeuré (1985 L) et Julie Bouvard, d'une annotation cursive riche, concise et précise qui, éclairant le destin de chaque personnage cité ou évoqué, fournit les éléments d'un véritable *who's who* du bolchévisme au mitan de l'entre-deux-guerres.

Dans la marée des livres suscités par le centenaire de la Première Guerre mondiale, le livre de Dominique Lemaire (1968 I), *Quatre familles dans les guerres* (Le Scribe/L'Harmattan, 2014), mérite une place à part. S'il peut sembler participer de la vogue des écrits mémoriels familiaux qui s'est développée depuis plusieurs années, sa portée dépasse celle des chroniques auxquelles le genre nous a habitués. Nous avons bien affaire à une enquête généalogique : l'auteur part à la recherche de ses ancêtres proches et de ceux de son épouse et oriente ses investigations autour des conduites tenues durant les conflits survenus depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. La leçon la plus frappante qui s'en dégage porte sur ce que l'on pourrait appeler la continuité familiale de l'esprit de résistance ;



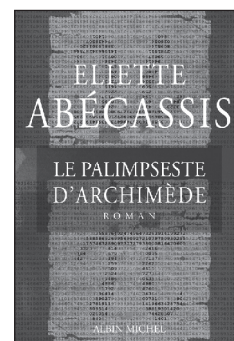
on voit notamment très bien comment, lors des crises les plus graves, et en particulier durant la période de l'Occupation, les comportements des individus répondent à des précédents et s'enracinent dans les traditions des familles. Une sorte de cartographie des conduites vient ainsi donner du relief à des considérations sur la guerre et la paix, telles que les ont vécues deux familles françaises.

Depuis la fin des années 1960, l'examen scolaire et universitaire des textes littéraires a passé par des phases contrastées. Les perspectives historiques ont fait place après 1968 (la « pensée 68 » fut marquée par le refus de l'histoire, pour ne pas dire par son ignorance) aux études thématiques et génériques. La traduction en français, vingt ans après sa publication aux États-Unis, de la *Théorie littéraire* de Wellek et Warren, qui fut longtemps la bible des études littéraires dans les universités américaines, passa inaperçue, mais la décennie des années 1970 devait voir proliférer les manuels fondés sur la poétique des genres et sur les regroupements de textes en thèmes. Les résultats pédagogiques n'ont pas été à la hauteur des espérances conçues par certains réformateurs. Durant les années 1990 s'est opérée une sorte de reflux vers l'histoire. Les programmes d'enseignement secondaire mis en place au début du XXI<sup>e</sup> siècle ont fait prévaloir une éclectique synthèse avec le choix de questions esthétiques abordées dans des œuvres éclairées par leur contexte historique, mais sans que l'histoire, incarnée dans la chronologie, soit l'épine dorsale des matières étudiées. Cet éclectisme a gagné l'enseignement supérieur. On en trouve l'expression dans le *Manuel d'analyse des textes* (Armand Colin, 2014), que viennent de publier Romain Lancrey-Javal (1978 l), Jacques et Maryse Vassevière, ainsi que Luc Vigier. Destiné en principe aux élèves des classes préparatoires et aux étudiants en lettres, l'ouvrage se lit agréablement et contribuera utilement au recyclage des maîtres. Et à l'édification du lecteur « honnête homme ». Après un chapitre initial consacré à l'histoire littéraire qui expose la succession des écoles et des tendances et un chapitre intitulé « La lecture plurielle » qui pose la question des genres dans sa généralité, le roman, la poésie, le théâtre et l'essai sont étudiés dans leurs dimensions historiques et esthétiques. Toutes les notions propres à être utilisées dans les explications de textes et dans les travaux universitaires consacrés à l'élucidation des œuvres littéraires sont méthodiquement passées en revue, à commencer par celles qui procèdent des progrès de la linguistique ; elles font généralement l'objet de mises au point claires et illustrées d'exemples adéquats. Les figures de style, les fonctions des personnages traités en forces agissantes (le fameux « modèle actanciel »), les questions de focalisation sont mises à la portée des débutants. Mais peut-on clarifier des notions mal élaborées par ceux qui les ont lancées sur le marché de la critique ? C'est le cas des isotopies, dont on cherchera en vain la valeur ajoutée par rapport à l'idée d'éléments récurrents, déjà bien contournée. Le langage de la critique universitaire reste pollué de néologismes prétentieux et qui, expliquant par la



présence d'une vertu dormitive la manière dont l'opium peut faciliter la plongée dans le sommeil, trop souvent, dispensent de la recherche d'une interprétation appropriée. Tels ces champs lexicaux, dont le labourage affadit tant d'explications de textes. Un manuel doit faire la part des choses et ne peut écarter l'élucidation de termes contestables, dès lors que leur usage se répand, fût-ce à tort. Ce livre le fait très correctement. La qualité de son contenu devrait lui assurer une carrière durable et prolongée.

À l'origine, il y eut le retentissement mondial du *Nom de la rose* d'Umberto Eco, que devait suivre le non moins triomphal succès du *Da Vinci code* de Dan Brown, pour ne pas parler du superbe *Club Dumas* d'Arturo Pérez-Reverte (adapté à l'écran par Roman Polanski sous le titre *La Neuvième porte*). Ces succès ont multiplié les vocations d'auteurs tentés par la combinaison du roman policier avec les nourritures spirituelles d'un ésotérisme puisant son inspiration dans les traditions les plus diverses. Le dernier roman d'Éliette Abecassis (1989 L) *Le Palimpseste d'Archimède* (Albin Michel, 2013) exploite ce filon, avec l'adjonction d'une composante supplémentaire, celle du roman de campus que les Anglo-Saxons pratiquent plus volontiers que les romanciers continentaux. Tout commence par l'assassinat d'un éminent mathématicien, retrouvé égorgé et éviscéré, au pied de l'obélisque de la place de la Concorde. Ce savant était propriétaire d'un mystérieux codex, qui va être racheté lors d'une vente aux enchères par un non moins mystérieux acquéreur. Il s'avère que ce codex est un palimpseste : sous un texte en latin apparaît un texte grec, écrit par Archimède et qui révélerait le secret du monde, la formule de l'univers contenue dans les décimales infinies du nombre Pi. Puis ne tarde pas à être tué un second mathématicien, dont on retrouve le cadavre, également éviscéré, dans le sous-sol d'une galerie marchande des Champs-Élysées. Deux autres assassinats, suivront, avec, à chaque reprise, des cadavres mutilés de façon analogue et déposés dans des lieux pouvant, par leur situation ou par leur matérialité, être dotés d'une signification symbolique. Ces meurtres font l'objet d'annonces sur un compte twitter. À l'enquête des services de police, diligentée par le commissaire Masquelier, s'ajoutent les investigations d'un professeur de philosophie, Elsa Maarek, auteur d'une thèse sur les rites sacrificiels dans l'Antiquité, secondée par son étudiant et disciple, Joachim Ravaisson (le roman est écrit par une agrégée de philosophie !), narrateur dont le lecteur partage les interrogations et les découvertes. La relation complexe entre ces deux derniers personnages prolonge le rapport du maître à l'élève établi par les philosophes de la Grèce antique au principe de la découverte, de l'appropriation et de la transmission du savoir. Tout naturellement les soupçons se portent successivement sur chacun des protagonistes, y compris (ô mânes d'Agatha Christie !) sur



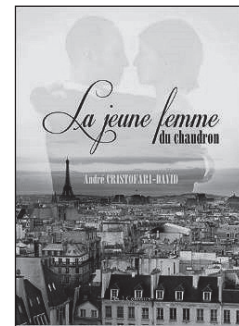
le narrateur. À l'instar d'un grand magasin qui fit de cette ressource infinie le thème de campagnes publicitaires, on trouve tout dans ce roman, des mystères d'Éleusis au déroulement d'une autopsie, au traitement de parchemins fragiles par les laboratoires de la Bibliothèque nationale de France et au fonctionnement des réseaux sociaux, dont les vertus de communication matérialiseraient dans l'univers d'aujourd'hui des thèmes unitaires de la philosophie antique. De brefs exposés transforment à certains moments l'enquête en voyage à travers l'histoire des philosophies et des religions ; la philosophie grecque est représentée largement, de Pythagore à Platon et à Plotin, avant que le culte d'Isis ne se taille, si l'on peut dire, la part du lion, face à la Cabbale juive et au christianisme des Jésuites. Le lecteur se déplace dans l'espace et dans le temps : il participe à un épisode des Croisades avec l'histoire de Cosmas qui sauve au XIII<sup>e</sup> siècle le manuscrit d'Archimède en le confiant aux moines de Saint-Sabas, couvent situé dans le désert de Judée et que Joachim visite brièvement et dangereusement. Il assiste à la mort d'Archimède et parcourt les galeries de la bibliothèque d'Alexandrie aux 500 000 volumes, incarnation du savoir absolu, rendue présente à Joachim dans une sorte de rêve initiatique. Il est instruit des liens qui unissent les mathématiques à la métaphysique par le nombre Pi, aux décimales innombrables, qui contiendrait la totalité des projets et des actions de chaque individu. Le narrateur est-il vraiment le personnage central du récit ? Le véritable héros du livre, c'est l'École, c'est la rue d'Ulm, où se déroule une grande part de l'action, et dont le directeur joue, dans l'intrigue du roman, un rôle non négligeable. Durant quasiment toute l'enquête, le lecteur vit à l'École ; en différents moments, il se trouve convié à une visite guidée (que n'épargnent pas quelques inexacitudes, comme celle qui fait de l'annexe située rue d'Ulm en face du bâtiment principal, un édifice des années 1950, ce qui est la vieillir de vingt ans). Symbole de la coexistence des littéraires et des scientifiques, qui innerve l'intrigue, l'École est omniprésente, avec la description de son vocabulaire, de ses rites, de son folklore, et d'un groupe tala manipulé par les Jésuites. On sent cette description prête à figurer dans une nouvelle édition de l'anthologie d'Alain Peyrefitte. D'autres débouchés peuvent attendre ce livre, assurément utilisable dans des enseignements d'écriture créative pour analyser les techniques de fragmentation du récit en brefs chapitres et d'apparition progressive des personnages et des éléments documentaires (qui semblent parfois directement importés de Wikipédia). On portera au crédit de l'auteur un professionnalisme dont témoignent le sens du rythme, l'art de tenir le lecteur en haleine et l'aptitude à distiller progressivement des informations, s'agissant notamment des références philosophiques et religieuses, introduites au fur et à mesure du récit et en évitant un didactisme trop pesant. On imagine aussi, et fort aisément, l'adaptation cinématographique d'un tel roman, écrit sans doute avec l'ambition de le voir porté à l'écran.

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a organisé en 2011 un colloque pour célébrer Jacqueline de Romilly. Les actes viennent d'en être publiés dans un volume intitulé *Hommage à Jacqueline de Romilly. L'empreinte de son œuvre* (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2014). Le sous-titre est bien choisi car les contributions présentées au colloque correspondent effectivement à des prolongements des aspects de l'œuvre de la grande helléniste. Rien d'étonnant à ce que cet hommage ait été très largement un hommage normalien, tant ont été profonds les liens qui unissaient Jacqueline de Romilly à l'École, dont elle fut une gloire, et comme élève et comme inspiratrice de bien des recherches sur la Grèce. Après un brillant portrait de Jacqueline de Romilly dû à Marc Fumaroli, le colloque s'est ouvert par une suggestive communication de Gilbert Dagron (1953 l) analysant au prisme de Byzance la « romanité » de l'hellénisme. Dans une synthèse non moins saisissante, Olivier Picard (1960 l) montre l'apport de la numismatique à l'intelligence de la politique de la Grèce antique, en faisant ressortir les marques distinctives des cités sur les pièces de monnaie en circulation jusqu'à l'époque hellénistique. Dominique Arnould (1970 l) enrichit les recherches sur la « paidéia » de l'explication de plusieurs textes classiques relatifs aux modalités d'acquisition et de transmission des savoirs. Dominique Mulliez (1974 l) traite un sujet apparemment moins proche des thèmes chers à Jacqueline de Romilly en nous éclairant sur les aspects concrets de la publication et de la conservation des actes juridiques. Une contribution particulièrement suggestive de Laurent Pernot (1973 l) éclaire, dans un survol portant sur près d'un millénaire, l'expression des « mystères de la rhétorique » qui suppose une comparaison entre l'apprentissage de cette technique avec l'initiation aux mystères. Cette association du secret au discours public a quelque chose de paradoxal. Son examen historique montre notamment la manière dont un art de la parole, conçu dans le cadre d'une démocratie naissante a survécu aux conditions de sa naissance pour s'adapter à d'autres régimes en s'identifiant à la culture littéraire et en se plaçant au principe de l'éducation libérale. Sylvain Perrot (2003 A/l) explore l'inscription des sons et de la musique dans l'évocation des paysages que l'on peut trouver chez les poètes grecs ; c'est là un domaine mal connu, et sur lequel manquent encore des synthèses, à propos de la Grèce en tout cas. Paul Demont (1969 l) se place dans le prolongement des travaux de Jacqueline de Romilly sur la démocratie antique en rassemblant, pour les commenter de façon lumineuse, les textes de Platon sur le tirage au sort et en dégageant la légitimité, parfois surprenante à nos yeux, de ces procédures, dont nous méconnaissons la portée religieuse. Remarquons aussi la communication de l'un de nos jeunes camarades Aurélien Pulice (2008 A/l) qui part de la figure de Brasidas pour poser et traiter, avec l'ampleur et la sagacité nécessaires, la question des rapports entre Homère et Thucydide, deux auteurs au cœur des recherches de Jacqueline de Romilly. Le rayonnement de Jacqueline de Romilly tenait largement à sa capacité de dépasser l'étude philologique des textes

pour en dégager cette portée permanente qui donne à l'humanisme sa valeur et sa dignité, mais elle savait étayer les envolées les plus suggestives sur des observations très précises de la substance même des mots d'un texte. Cette importance du vocabulaire apparut avec force dans sa grande étude sur la douceur dans la pensée grecque. On trouvera des traces de cette constante préoccupation dans plusieurs communications présentées au colloque. Le grand philologue qu'est Charles de Lamberterie (1965 L) associe à l'étude morphologique l'examen de l'évolution sémantique pour donner à l'examen du terme signifiant « heureux, content », une portée insoupçonnée. Disciple, s'il en fût de Jacqueline de Romilly, Monique Trédé (1963 L) donne un prolongement suggestif aux recherches sur l'idée de « kairós », de « moment opportun » qui ont fait sa notoriété et qui nous introduisent à cette intersection du divin et de l'humain si essentielle à l'humanisme grec. Quant à l'étude de Christine Mauduit (1982 L) sur la composition de *l'Hippolyte couronné* d'Euripide, elle apporte une passionnante contribution à l'histoire du mythe de Phèdre en éclairant une étape souvent méconnue, et là encore dans le sillage des travaux de Jacqueline de Romilly qui avait su donner à l'étude des tragiques grecs un singulier retentissement.

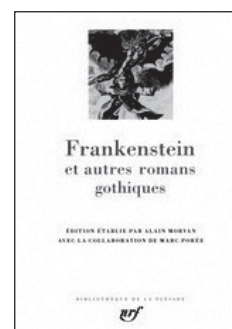
*La Jeune Femme du chaudron* (Les 3 colonnes, 2014)

est signé d'André Cristofari-David. Un seul auteur ? C'est en fait le roman d'amour du couple formé par André Cristofari et Marguerite David (1941 L). Ce roman est constitué des lettres échangées de 1951 à 1958 (et accessoirement de quelques lettres ultérieures) par les deux époux, les lettres les plus nombreuses étant dues à la plume de notre camarade sévrienne disparue en 2008. De Marguerite David, professeur au Canada, André Cristofari, est tombé amoureux à la seule vue de photographies ; celles-ci lui ont été montrées par la mère de Marguerite, à qui il a servi occasionnellement de chauffeur. Il vit dans l'attente impatiente du retour en France de la déjà bien-aimée, qui va se voir proposer un poste au lycée Longchamp de Marseille, où elle fera le reste de sa carrière. La rencontre effective confirme le coup de foudre. Mais le jeune homme est appelé sous les drapeaux et la guerre d'Algérie succédant à la guerre d'Indochine il devra, en tant que sursitaire, servir le temps de la classe avec laquelle il a été incorporé ; les futurs époux seront séparés trois années durant. Les familles sont réticentes, car elle est plus âgée que lui et l'époque n'admet guère ce type de différence d'âge. L'attrait du fruit défendu n'est pas toujours absent de la relation qui s'est instaurée. Interrompues par des rencontres fugitives, ces années de séparation verront l'amour des deux jeunes gens croître et se fortifier. Pendant ces trois années, Marguerite, nommée dans cette correspondance Peggy, écrira une à deux lettres chaque jour de séparation à Babe, diminutif d'André.



Cette fécondité épistolaire forme la matière de ce livre. Elle révèle un indéniable talent, qu'on n'ose qualifier de littéraire, l'emploi de cet adjectif risquant d'introduire des résonances d'apprêt et d'artifice là où il y a d'abord et surtout effusion spontanée. Indépendamment de la relation des événements, on admirera l'art, si l'on peut au moins risquer ce terme, avec lequel la rédactrice des lettres sait varier les tons et associer aux faits de la vie quotidienne l'expression de sentiments très forts qui atteint tout naturellement le lyrisme. Des anecdotes familières alternent harmonieusement avec des interrogations spirituelles d'une indéniable profondeur. On craindrait de dévaloriser le livre en le recommandant à des amants en mal d'écriture, mais l'auteur de la présente recension, qui, durant son service militaire, avait été amené à prêter sa plume à des camarades de chambrée embarrassés pour confier leurs tendres sentiments à une correspondante restée au loin, aurait aimé disposer de matériaux aussi riches pour nourrir une inspiration trop souvent défaillante. On sait que, dans la langue de notre école, le terme de « sévrien » a fait jadis l'objet d'un usage péjoratif pour désigner des élèves tombés sous la coupe d'une camarade de l'ENSJF. La noblesse et l'élévation que montre cette correspondance suffiraient à faire justice d'un tel emploi.

La Bibliothèque de la Pléiade vient de s'enrichir d'un bijou que nous devons à Alain Morvan (1965 l), *Frankenstein et autres romans gothiques* (NRF, 2014). Rendu à ses « chères études », l'ancien recteur de l'académie de Lyon, dont on n'a pas oublié les courageux engagements contre le négationnisme et pour la défense de la laïcité, n'a pas chômé. Cette « Pléiade » est à la fois une édition de premier ordre et une excellente synthèse des multiples travaux qui, depuis plusieurs années, ont contribué à défricher un terrain longtemps laissé en jachère par les chercheurs. Entre 1764, année qui voit la publication du *Château d'Otrante* et 1818, quand paraît le *Frankenstein*, le roman gothique constitue l'une des lignes de crête de la littérature anglaise, qui, plus tard, va continuer d'irradier le genre romanesque, notamment chez les sœurs Brontë et chez Dickens. Au-delà d'une mode ou d'une école, le roman gothique est une forme d'expression essentielle au préromantisme et au romantisme, et dont les prolongements nourriront le développement de la littérature fantastique. Sa pérennité tient à ce qu'il explore un sentiment essentiel au vivant, la peur. Ancré dans la sensibilité britannique (Alain Morvan rappelle à bon droit les origines shakespeariennes du genre), le roman gothique va se développer sur un fond de curiosité pour la littérature et les civilisations primitives et sur de nouvelles interrogations concernant la mort et l'au-delà. La promotion du sublime comme valeur esthétique primordiale s'inscrit dans le cadre de cette nouvelle sensibilité, qui parcourt l'Europe de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. La noirceur et la scélérate



de la plupart des personnages, la complexité des relations entre victimes et bourreaux, la capture et l'enfermement des premiers par les seconds, souvent dans des châteaux hantés, la place des déviances, l'importance de moments propices à l'angoisse, au crépuscule ou dans la nuit, les figures privilégiées du macabre, à commencer par les squelettes, la fréquence du thème du double, voilà les principaux ingrédients constitutifs d'une atmosphère et d'une poétique du roman gothique. La préface d'Alain Morvan en montre la cohérence avant d'en examiner la postérité après 1830. Pour chacun des cinq romans retenus et traduits une notice évoque très classiquement la personnalité de l'auteur, les circonstances de la publication avant d'examiner les aspects proprement littéraires du récit. Alain Morvan tient à bon droit *Le Château d'Otrante* d'Horace Walpole pour la matrice du roman gothique. Manfred, seigneur d'Otrante, vit dans le cauchemar d'une prophétie qui annonce les conditions dans lesquelles, descendant d'un usurpateur, il sera dépossédé de son pouvoir et de son château médiéval à souhait et personnage central du roman ; leur réalisation progressive le conduira à se retirer dans un monastère. *Vathek*, de William Beckford, se présente à l'origine comme un « conte arabe », dans le genre pratiqué par Voltaire ; mais l'exotisme géographique passe au second plan dès que le protagoniste, dans sa recherche de la toute-puissance, est admis dans le palais souterrain de l'esprit du mal ; ce ne sont plus alors que phénomènes surnaturels et visions horribles jusqu'à la condamnation la plus terrible qui soit, la perte de l'espérance ; comme le note justement Alain Morvan, ici, tout « est excessif et superlatif ». *Le Moine*, de Matthew Gregory Lewis, rapporte les frasques et les débauches du prieur des Capucins de Madrid, qui, tentant d'échapper à la condamnation à mort par un pacte avec le diable, se trouvera précipité du haut des airs ; des interludes poétiques enrichissent de sortilèges le « climat général de mystère médiéval et de peur morbide », qu'Alain Morvan rattache à une esthétique « morbide, crépusculaire et funéraire » expliquant ainsi l'intérêt d'Artaud pour ce texte. *L'Italien*, d'Ann Radcliffe, relate l'histoire d'une jeune fille persécutée par sa famille qui veut lui imposer un mariage, dans une vertigineuse accumulation de péripéties, mettant en œuvre toutes les ressources du mélodrame, reconnaissance d'enfant, poignards empoisonnés, geôles de l'Inquisition ; la figure du scélérat persécuteur est ici moins stéréotypée, plus complexe que dans la plupart des romans du temps ; sa grandeur démoniaque fait pressentir le byronisme. *Frankenstein*, de Mary Shelley, raconte, on le sait, l'histoire d'un savant qui construit un être humain à partir de parties de différents corps provenant de cimetières et de chambres mortuaires ; les souffrances et la révolte du monstre contre son créateur forment la matière d'un roman, dont Alain Morvan dégage une originalité à chercher aussi dans la tension entre fond et forme : l'équilibre de la construction du récit « fait ressortir par contraste la hideur » du monstre. De solides analyses rétablissent ainsi le roman dans sa grandeur de mythe prométhéen du romantisme, par-delà les



affadissements du scientisme et de certaines adaptations cinématographiques. On saluera la pertinence et la sobriété, la juste mesure d'une annotation mise au service de la lecture. Ces qualités offrent un heureux contraste avec les lourdeurs de trop nombreux volumes de la prestigieuse collection, surchargés d'une importune philologie qui détourne plus qu'elle n'attire. On admirera la fluidité et l'élégance d'une traduction (dont on se demande parfois si elle n'améliore pas la qualité littéraire des textes originaux) qui réintègre dans l'éminente catégorie des chefs-d'œuvre de la littérature universelle une série de romans jusqu'à présent trop souvent enfermés dans la marginalité d'une infraculture.

